

Rudes journées pour un Roy

André Roy

Number 58, November–December 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23196ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Roy, A. (1991). Rudes journées pour un Roy. *24 images*, (58), 24–29.



rudes journées



JEUDI 22 AOÛT : Les mystères de l'organisme colonisé

Ça commence mal. Si le film d'ouverture de l'édition 1991 du FFM n'est pas aussi nul que celui de l'an dernier (*Men of Respect* de William Reilly), il ne mérite cependant pas les honneurs qu'on lui fait. *Rambling Rose*, film américain de Martha Coolidge, qui signe ici sa quatrième production (on n'ose pas dire œuvre), sème déjà l'inquiétude chez les journalistes et critiques: serait-il emblématique d'une compétition où les noms connus sont plus que rares. Son insignifiance saute aux yeux et son ton aussi inconsistant que la guimauve ne rallie personne. À la lecture de sa description dans le catalogue, on s'attendait à un *Teorema* made in USA; or il n'en est rien, tant les thèmes pasoliniens sont ici banalisés dans une reconstitution rétro aussi jolie que fade. La libido exceptionnelle de Rose, jouée par une Laura Dern qui en met trop en nymphomane inconsciente engagée comme bonne dans la famille des Hillyer, est passée à la moulinette des bons sentiments dans un film inoffensif. On en demandait plus à un film qui doit donner le coup d'envoi d'un festival et en cautionner la tenue.

Pourquoi avoir présenté ce film d'une presque inconnue, alors que deux ou trois auteurs en compétition auraient été plus dignes d'une telle soirée? On pense à Tanner, à Adlon et même à Pool, très appréciés par le public québécois. Est-ce que les Américains pèsent si lourds dans les décisions pour que cette année encore ils ouvrent le festival? Comme le film de clôture est également américain, on crée l'impression d'être colonisés. Et quant à l'être

Les invités du président du Festival, Serge Losique, récoltent la moisson annuelle d'hommages. De haut en bas : Sidney Poitier, Marco Ferreri, Denys Arcand et Marcello Mastroianni.

PHOTOS: PASCAL MAEDER



pour un Roy

par André Roy

pourquoi ne pas l'être jusqu'au bout en présentant une œuvre de très grande qualité, comme le *Barton Fink* des frères Coen? Il y a de ces mystères... qui le resteront, vu la tradition du secret entretenue par la direction du FFM.

VENREDI 23 AOÛT : Du théâtre théâtral

Revenant à la question qui nous hantait hier (pourquoi tel film plutôt qu'un autre?), on se disait que Jiri Menzel, dont les deux derniers films, *Mon cher petit village* et *La fin du bon vieux temps*, avaient déjà été présentés avec succès au FFM, aurait très bien pu ouvrir ce festival. En voyant *L'opéra du gueux* ce matin, on n'en est plus aussi sûr. Cette adaptation de la pièce de Vaclav Havel demeure théâtrale du début jusqu'à la fin. Rappelons que cette nouvelle version par Havel de la pièce de John Gay, reprise par Brecht avec *L'opéra de quat'sous*, aura été interdite durant dix ans sous le régime communiste tchèque et son auteur, emprisonné, les pays totalitaires, on le sait, n'appréciant guère l'insolence. Justement, cette insolence est ici écrasée par un réalisateur empêtré dans les rebondissements de l'intrigue (c'est à qui sera le plus rusé, le policier ou le truand) et le bavardage des personnages. Est-ce à cause des sous-titres, résumés plutôt que traduction des dialogues (inflationnistes), le film s'appesantit, se répète de plus en plus et ne fait guère plus rire dans sa dernière demi-heure. Une déception.

Sur *La Viuda del Capitan Estrada*, de l'Espagnol José Luis Cuerda, il n'y a rien à dire tant le film est insipide. Mais comment se fait-il qu'il soit en compétition?

SAMEDI 24 AOÛT : Familles, je vous hais !

Le FFM programme cette année cinquante-quatre premiers films (l'an dernier, on en comptait cinquante-deux) qui, malheureusement, à cause d'une organisation peu apte à les accueillir, passeront inaperçus. C'est beaucoup et pourtant ce festival manque le coche en oubliant d'en faire son image de marque. Et ce, malgré son Prix des Montréalais, accompagné d'une bourse de 50 000 \$, récompensant le réalisateur d'une première œuvre. Est-ce que le jury de ce prix (comment fait-il pour voir tous ces films?), présidé par Dusan Makavejev, remarquera *Nord* de Xavier Beauvois, débuts exceptionnels d'un cinéaste de 24 ans? On espère. *Nord*, qui raconte l'histoire de la fin d'une famille habitant le Pas-de-Calais, est un film aride, dur et noir. La fameuse expression gidienne «Familles, je vous hais!» prend ici tout son sens et sa force dans cette description lente d'une vie misérable où s'enlisent un père alcoolique, une mère droguée aux somnifères et un fils drop-out. Entre la pharmacie où travaille le père, la maison où s'enferme la mère et le bateau de pêche que le fils Bertrand (interprété par Beauvois lui-même) préfère au lycée, le cinéaste peint minimalement, c'est-à-dire sans surcharge, un univers réaliste, profond et attachant.

La morosité des journalistes, chroniqueurs, critiques s'est un peu diluée ce matin. J'irai voir dans la journée un autre premier film sur une autre histoire de famille, lui aussi excellent, *La vie des morts*, d'Arnaud Desplechin, présenté dans la section en hommage à la Semaine de la critique avec *Carne*, de Gaspard Noé, premier

film également, très très bien. Je suis donc satisfait de ma journée, d'autant que j'ai évité la version intégrale de *37,2 le matin*.

DIMANCHE 25 AOÛT : Entre la réalité et la fiction

L'œil rivé à la télévision où je peux voir les symboles du système communiste et de sa domination s'effondrer, je surveille de loin le FFM. Le communisme meurt devant mes yeux, quel régal! Quelle joie aussi! Je ne vais pas pour autant rater le premier long métrage (encore un) de Evgueni Tsybal, qui, nous a-t-on rappelé dans un communiqué express, est monté aux barricades durant le putsch: on a pu le voir à la télé empoigner un soldat sur un char d'assaut pour protéger, comme tant d'autres, la Maison Blanche, siège du parlement russe, et Boris Eltsine. *Le conte de la lune allumée* (titre très mizoguchien) retrace l'élimination par Staline en 1925 de son ministre de la Défense. Le cinéma soviétique, au fil des années-glasnost, recule dans le temps et va fouiller de plus en plus dans son histoire, le récit de terreurs multiples. Voilà que l'on touche maintenant à Staline, un Staline peint ici en personnage débonnaire mais foncièrement hypocrite, ses dehors affables laissant deviner un meurtrier. *Le conte de la lune allumée* prend un événement particulier (l'élimination physique d'un rival) comme microcosme de l'Histoire: la petite histoire doit éclairer la grande; cette dernière est suggérée par des documents d'actualité intercalés dans la fiction et qui prennent d'autant plus de force qu'ils révèlent l'aspect propre, presque dérisoire, de la reconstitution. Comme beaucoup de films soviétiques dits historiques, celui-ci se



Laura Dern (Prix d'interprétation féminine) dans *Rambling Rose* de Martha Coolidge



Le conte de la lune allumée de Evgueni Tsybmal

casse aussi le nez sur l'irracontable d'une histoire, donnant l'illusion d'une vérité alors qu'il coule dans l'insondable. Faute aussi de personnages et d'une mise en scène forts, *Le conte de la lune allumée* reste plutôt tributaire du sens du devoir que de la volonté de création. On demeure sur sa faim, quoique le film ne dépare pas une compétition, ce qui n'est pas le cas de *Petits lapins*.

Ce premier (oui, oui) long métrage de Detlev Buck raconte la triste vie d'un jeune gendarme qui, après sa formation, est affecté dans un petit village au lieu d'une grande ville comme il le souhaitait. Il n'y a que trois choses à dire ici : 1) que le scénario est inepte, 2) que l'interprétation est médiocre et 3) que la photo est moche au possible. Comment un tel film a-t-il été choisi? Cela demeure un mystère qui, comme vous le savez, ne sera jamais résolu.

LUNDI 26 AOÛT :

Un qui vole, un qui perd

Les gens, ce matin, sont de bonne humeur avant même d'avoir vu *Volere*, *Volare* de Maurizio Nichetti, et ils le seront encore plus après la projection car l'œuvre pétille de drôlerie et d'invention. Ce film sans prétention met en scène un bruiteur qui tombe amoureux d'une jeune femme. Celle-ci satisfait les perversions sexuelles (bien innocentes, ma foi) de ses clients et se voit un jour transformé en *toon*, pour son malheur et le plus grand plaisir du spectateur. C'est Toto et Tati qui rencontrent *Roger Rabbit*. Scénariquement comme techniquement *Volere Volare* est impeccable même s'il délaisse l'audace au profit d'une malignité à toute épreuve.

Impeccable, mais également peu audacieux dans le récit et la mise en scène, *L'homme qui a perdu son ombre*, signé par un Alain Tanner passablement déprimé, qui a perdu, lui, la douceur du désespoir, auparavant si belle et si prégnante. Tanner se tannérise, a-t-on envie de dire, et tout cinéophile, pour continuer à croire en lui, est tenté d'établir parallèles et ressemblances avec les autres films du cinéaste, de nommer et comparer types et thèmes. Voici un peu de *Charles mort ou vif*, voici un peu de *Dans la ville blanche*, étirés sur de longs plans et des dialogues peu substantiels. L'exercice peut être lassant, mais à force d'énumérer et d'examiner on en vient à apprécier cette lucidité face à la fatigue intellectuelle et à la déshérence idéologique qui saisissent actuellement l'Occidental et l'Européen, tout particulièrement quand tous les grands rêves pour lesquels ils ont

milité s'écroulent, quand la vie s'étend derrière et devant soi comme un désastre. Alors on comprend que Tanner soit au bout du rouleau. Qu'il l'expose ici avec une franchise qui consent aux dangers de la déception me paraît quant à moi méritoire, pour ne pas dire admirable.

MARDI 27 AOÛT :

Perreault qui chasse, Pablo qui court et Losique qui coule

L'hallali a sonné. Luc Perreault a lancé la chasse dans *La Presse* par un article intitulé «Où est passée la fête du cinéma?». Dans un gouffre, si on résume sa pensée : salles dégarnies (ce dont je ne suis pas si sûr), morosité ambiante (ça, oui), rareté de grandes œuvres (d'accord), absence de vedettes (je m'en fous), inflation de films (les quelques 225 films sont là, et c'est voulu, pour décourager tout jugement global sur le festival), accueil déficient (non seulement des invités, mais aussi des premiers films dans un cadre qui ne leur convient pas). Bref, la démission de Serge Losique est demandée. Comme la statue de Dzerjinski à Moscou, celle de Losique serait-elle déboulonnée, si tant est que quelqu'un ait eu l'idée incongrue de lui en édifier une? Je ne voudrais pas être dans l'entourage du PDG du festival quand il lira cet article publié dans un journal qui est aussi un commanditaire, déjà qu'il a mauvais caractère. Oh la la! On pourra discuter longuement de ce papier (déjà tout le monde le commente), mais on est rassuré sur un point : la liberté de presse existe au Québec.

La projection de *Pablo qui court*, premier (ce n'est pas de ma faute) film de Bernard Bergeron apporte de l'eau au moulin des pourfendeurs du FFM. Que la direction ait crié sur tous les toits qu'elle détenait avec ce film le chef-d'œuvre du cinéma québécois, la découverte du siècle, et en faisait le film emblème de la manifestation, laisse rêveur sur ses qualités de jugement. *Pablo qui court* sent l'amateurisme et la suffisance à plein nez : scénario vide, interprétation minable, mise en scène nulle; seule la photo d'André Turpin peut être sauvée. Comme je suis maintenant (ce n'était pas le cas quand j'ai débuté dans la critique) de ceux qui veulent donner la chance au coureur, je n'insisterai pas sur les défauts de ce pauvre *Pablo*... et n'accablerai pas son auteur. Mais si j'étais un autre, disons un fonctionnaire de Téléfilm ou de la Sogic (Dieu m'en préserve!), je ne laisserais pas cette chance à la direction du festi-

val qui vient d'afficher une incompétence rare. Bon, assez pour aujourd'hui.

MERCREDI 28 AOÛT :

De la chasse à la curée, il n'y a qu'un pas

La poursuite impitoyable continue aujourd'hui dans les trois quotidiens francophones montréalais: «Un festival de bavures» (*Journal de Montréal*), «Un festival en déroute» (*Le Devoir*) et «Le 'déclin' du Festival en inquiète plusieurs» (*La Presse*); plus la réplique de Losique qui accuse Perreault de faire «le jeu des anglophones qui en veulent au Québec»; cette comparaison, on ne l'attendait pas de la part de quelqu'un qui a toujours choyé les anglos avec le sous-traitage; c'est comme un général qui tirerait sur ses propres troupes.

Mais ça gronde tellement qu'on se met à spéculer sur cette morosité et cette colère qui enflent. Certains y voient la vengeance des journalistes contre le mépris qu'a toujours affiché le PDG envers eux. D'autres y voient, actualité oblige, un putsch, fomenté peut-être à l'intérieur même du festival. D'autres s'inquiètent et se demandent si cette 15^e édition ne sera pas la dernière tant la chasse ressemble maintenant à une curée.

La programmation d'aujourd'hui ne fait rien pour atténuer la mauvaise humeur et l'impatience. Les deux films projetés n'ont rien à faire dans une compétition. *Une époque formidable*, de Gérard Jugnot, est une bonne comédie, sans plus, tandis que *Diplomatic Immunity*, une production mexico-canadienne de Sturla Gunnarson, est un téléfilm humaniste dans le sens le plus péjoratif du mot. Allons voir ailleurs afin de se consoler (*Jacquot de Nantes*, *Toto le héros*, *L'année de l'éveil*, *Danzón*, *Le jour des rois*, etc.).

JEUDI 29 AOÛT :

Une demoiselle qui s'appelle Freud

Je suis d'accord avec les autres critiques: le nouveau Léa Pool, *La demoiselle sauvage*, mérite pleinement de participer à une compétition officielle d'un festival de films (voir notre critique dans le présent numéro). Quant à *Freud quitte la maison*, premier (je n'y peux rien) long métrage de la Suédoise Suzanne Bier, on peut répéter la même chose: ses qualités évidentes (force, émotion, humour) ne déparent pas une compétition. Pourtant, le début du récit fait peur tant il nous apparaît hystérique et obscur par le comportement et la multiplicité des personnages d'une famille (mari, enfants, oncles et tantes) réunie pour fêter



Angela Molina et Francisco Rabal (Prix d'interprétation masculine) dans *L'homme qui a perdu son ombre* d'Alain Tanner



Patricia Tulasne et Matthias Habich dans *La demoiselle sauvage* de Léa Pool (texte critique page 64)



Gunilla Roor et Ghita Norby dans *Freud quitte la maison* de Suzanne Bier

PALMARÈS**GRAND PRIX DES AMÉRIQUES**SALMONBERRIES
de Percy Adlon (Allemagne)**GRAND PRIX SPÉCIAL
DU JURY**NORD
de Xavier Beauvois (France)**PRIX DU MEILLEUR
RÉALISATEUR**MAURIZIO NICHETTI pour
Volere Volare (Italie)**PRIX D'INTERPRÉTATION
FÉMININE**ex-aequo
LAURA DERN
dans *Rambling Rose*
de Martha Coolidge (U.S.A.)
LEE HYESUK
dans *L'étalon d'argent*
de Chang Kil-soo (Corée du Sud)**PRIX D'INTERPRÉTATION
MASCULINE**FRANCISCO RABAL
dans *L'homme qui a perdu son ombre*
d'Alain Tanner (Suisse-France-Espagne)**PRIX DU MEILLEUR SCÉNARIO**CHANG KIL-SOO et
CHO CHE-HUNG
pour *L'étalon d'argent*
de Chang Kil-soo (Corée du Sud)**PRIX DE LA MEILLEURE
CONTRIBUTION ARTISTIQUE**ex-aequo
LA DEMOISELLE SAUVAGE
de Léa Pool (Québec-Suisse)
LES ENFANTS DE LA NATURE
de Fridrik Thor Fridriksson (Islande)**PRIX DES MONTRÉALAIS
(Première oeuvre)**ex-aequo:
NORD
de Xavier Beauvois (France)
LA MUJER DE BENJAMIN
de Carlos Carrera (Mexique)**PRIX DE LA CRITIQUE
INTERNATIONALE**NORD
de Xavier Beauvois (France)
et hors compétition LA MORT D'OTRAR
d'Ardak Amirkoulov**GRAND PRIX DE MONTRÉAL
(Court métrage)**RECI, RECI, RECI
de Michaela Pavlatova (Tchécoslovaquie)**PRIX DU JURY
(Court métrage)**LES IRIS
de Suzanne Gervais et Jacques Giraldeau
(Québec)**PRIX AIR CANADA
(prix du public)**VOLERE VOLARE
de Maurizio Nichetti (Italie)

le soixantième anniversaire d'une mère, Roshia Cohen. Puis la fiction, sans perdre de sa nervosité de départ, replace tous les éléments et l'histoire de la famille s'éclaircit grâce à une mise en scène très juste et complexe. *Freud quitte la maison* est du Woody Allen à la sauce aigre-douce scandinave: mère omniprésente, conflits entre les enfants, humour juif, présentés avec plus d'indulgence et de compassion, moins d'esthétique chic et de cinéphilie vampirique que chez le cinéaste américain.

Déjà dix jours de festival et assez bizarrement, personne n'ose clamer ses pronostics. Il est vrai qu'on a peu à se mettre sous la dent. Avec le film de Bier, on chuchote que Gunilla Roor, interprète du personnage de Freud, pourrait être une candidate au prix d'interprétation féminine. Pour le prix d'interprétation masculine, Matthias Habisch, dans *La demoiselle sauvage*, ferait l'affaire, mais mon petit doigt me dit que le film de Léa Pool gagnera un prix pour la photo. Seul Nord semble faire l'unanimité pour le Grand Prix des Amériques, mais c'est un premier film, austère en plus. Ne disons pas de bêtises et attendons demain pour voir.

**VENDREDI 30 AOÛT :
Un cinéaste malin et
un cinéaste prometteur**

La salle ce matin est tellement tout amour pour Percy Adlon qu'on peut affirmer sans risques déjà que son film obtiendra le Prix du public et, qui sait ? le Grand Prix du festival, car il possède tout pour ravir public et jury: un flair incroyable pour jeter de la poudre aux yeux, une fausse profondeur, une poésie plaquée, une esthétique pub, une surcharge émotive, un air du temps décoratif, et j'en passe. *Salmonberries* est moins tape-à-l'œil que le surestimé *Bagdad Café*, mais il est tout comme dans sa banalité et sa prétention.

Une salle clairsemée succède à une salle bondée pour le premier (vous l'avez deviné) film islandais de Fridrik Thor Fridriksson, *Les enfants de la nature*, auquel je donnerais bien des prix. Film poignant sur un sujet mille fois traité au cinéma, surtout en comédie: la révolte des gens du troisième âge. Un vieux fermier, placé dans une maison de retraite, s'évade en compagnie d'une vieille dame de sa région natale. Tout est lent: gestes, caméra, et les longs plans confirment plus la maîtrise du tournage que du montage. Le film se maintient constamment sur la corde raide et risque de chuter dans une vision passéiste et une

apologie béate de la vieillesse, si ce n'était de l'intelligence cinématographique de Fridriksson qui, plutôt que de nous noyer dans un réel sublimé, nous confronte à la magie du cinéma et à toutes ses possibilités: la voiture volée par les deux vieillards et poursuivie par la police disparaît *in abrupto* de l'écran. Cette disparition, qui se répétera une deuxième fois, relance la fiction et détruit l'image d'Épinal qui la guettait. Et la fin, énigmatique, avec l'apparition, cette fois, d'un Bruno Ganz en ange descendu expressément d'un film de Wim Wenders, avant le suicide du vieux fermier, nous confirme qu'on tient là un film fort et un cinéaste prometteur. On pense aux *Dernières fiançailles* de Jean-Pierre Lefebvre, sans l'attendrissement doux ni l'imagerie saint-sulpicienne.

**SAMEDI 31 AOÛT :
Oecuménisme et cul**

Je ne sais si c'est à cause d'une fatigue autant physique que morale, mais j'ai de la difficulté à accepter l'aspect conventionnel et, particulièrement, sa musique complaisante, de *La guerre et la jeunesse* de Tadashi Imai, qui n'en est pas à son premier film (il en a quarante à son actif). La particularité de ce film est d'avoir été produit par des citoyens de Tokyo, 1 400 personnes ayant décidé d'investir dans une œuvre qui peint sans fard, pour une rare fois dans le cinéma japonais, le caractère extrêmement belliqueux de l'État japonais pour qui tous les autres peuples, et tout spécialement les Américains et les Chinois, étaient du chien-dent qu'il fallait extirper de la terre. Le film en couleur nous amène par flashes-back, où de la couleur se mêle cette fois-ci à du noir et blanc, à l'atrocité du bombardement américain sur Tokyo en mars 1945. *La guerre et la jeunesse* se veut une œuvre édifiante, et elle l'est. Je suis prêt à parier qu'on lui donnera le Prix oecuménique.

Ma fatigue atteint son comble avec la projection de ce qu'on souhaite être le dernier volet d'une trilogie de Bashar Shbib portant sur l'amour et le cul. Après *Julia Has Two Lovers* (très bien) et *Lana in Love* (moins bien déjà), voici *Love & Greed*, nul au cube, du scénario à la mise en scène en passant par l'interprétation. Bashar Shbib veut tourner, tourne et s'oblige à tourner coûte que coûte, à Hollywood à part ça (grand bien lui fasse!), mais nous, nous ne sommes pas obligés de supporter ses rêves dans lesquels il gaspille son talent. Aux oubliettes, l'œuvrette!

DIMANCHE 1^{er} SEPTEMBRE :**Yougoslave ou soviétique ?**

Le devoir m'appelle et je me rends au Théâtre Maisonneuve voir *Les exilés*, film yougoslave signé Imre Gyongyossy et Barna Kabay qui travaillent ensemble depuis douze ans. Plus proche du documentaire que de la fiction, le film raconte l'histoire authentique d'une fermière qui a connu le goulag et a été déportée, comme des milliers de ses compatriotes allemands, de la région de la Volga au Kazakhstan. Elle rêve de retourner à son lieu d'origine et d'y retrouver son fils, et part avec sa sœur vers la Volga où elle découvrira avec horreur et peine que l'antisémitisme et le racisme règnent encore. Le film est yougoslave mais il a tout du film soviétique dernière vague glasnost : paysages sordides, personnages moroses, couleurs lugubres; tout est laid et sale; tout est misère et malheur; comme la plupart des films de l'URSS, le scénario est mal fagoté et la représentation sociale pathétique jusqu'à l'exaspération. Et pourtant, avec son esthétique du pauvre, déficiente à bien des égards, *Les exilés* touche, peut-être parce que le réel ici l'emporte sur l'imaginaire et que ses droits écrasent le spectateur qui ne peut plus se défilier devant le spectacle de la vérité incontournable et de la catharsis inévitable.

LUNDI 2 SEPTEMBRE :**À l'an prochain,
à la même heure !**

Enfin la fin ! Le FFM 91 se clôt comme il avait commencé, par un film indigne d'un festival : *29th Street*, de George Gallo. Mais à cette heure tout le monde s'en fout et ne pense qu'au palmarès. À la conférence de presse, Serge Losique (on dirait un militaire qui revient d'un enterrement) se fend d'un communiqué triomphaliste après avoir énuméré les prix et quitte la salle aussi sèchement qu'il y était entré. La presse reste silencieuse, non pas abasourdie (le palmarès est honorable, le jury ayant sauvé ce qu'il y avait à sauver) mais amorphe. On lira les journaux demain pour les commentaires et on attendra l'année prochaine pour voir si le FFM changera de cap et de directeur. On peut cependant parier dès maintenant que rien ne changera ou, en tous les cas, qu'il n'y aura pas de grands bouleversements dans l'organisation. Pourquoi ? Parce que pour peu que l'on connaisse le Québec, une telle question ne mérite même pas d'être posée. ■

*Les enfants de la nature* de Fridrik Thor Fridriksson*Les exilés* de Imre Gyongyossy et Barna KabayRosel Zech et K.D. Lang dans *Salmonberries* de Percy Adlon (Grand prix des Amériques)